Hommage de l'auteur
à la bibliothèque de l'Université
Pergameni
1938

910.9
P 416
n°16

BULLETIN

DE LA

Société Royale Belge de Géographie

Sous la Présidence d'Honneur de S. M. le ROI

Association sans but lucratif
Fondée à Bruxelles le 27 août 1876

Publié par les soins de A. LETROYE

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

FASCICULE IV

SOIXANTE ET UNIEME ANNEE — 1937

L'épopée antarctique

PAR

Ch. PERGAMENI

BRUXELLES

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE
I. C. M. LA CAMBRE

1937

910.9
P 416
n°16
UXELLES - UNIVERSITE

L'épopée antarctique

La grande aventure antarctique, dont je me propose de parcourir les étapes jusqu'à la découverte du pôle, mais pas au-delà de cet événement, nous met en présence d'une élite morale digne de notre attention et de notre enthousiasme réfléchi.

L'exemple de ces explorateurs demeurés modestes, au sein d'une époque qui méconnaît les *valeurs réelles*, ou qui les ignore, tandis qu'elle se pâme devant les exhibitions tapageuses où le lucre entre comme élément majeur, leur exemple, dis-je, est réconfortant, parce qu'il prouve qu'il existe encore des hommes qui ne se vouent pas à la recherche de satisfactions purement matérielles mais bien à la poursuite d'un noble but scientifique, qui dépasse leur petit intérêt personnel.

La science, selon l'heureuse image de Renan, n'a rien d'une femme frivole. Elle ne se complaît pas en la compagnie des snobs, ni des « faiseurs ». Elle se fait respecter et réserve ses faveurs aux cœurs virils et aux chercheurs persévérants.

Or j'éprouve quelque fierté à constater que parmi les protagonistes de la phalange des découvreurs polaires auxquels l'histoire de la géographie assure la survivance, figurent plusieurs de nos compatriotes. En sacrifiant leur vie, en la risquant, en la compromettant, pour s'engager, en pleine jeunesse, à la poursuite du Sphynx antarctique, ils ont attesté que notre pays pouvait toujours compter sur le dévouement, l'abnégation, la vigueur morale des meilleurs de ses enfants.

J'aimerais faire partager au lecteur les sentiments qui m'animent et l'amener à la haute leçon morale incluse dans le thème qui lui est soumis et qui s'inscrit dans l'histoire de la découverte du pôle austral.

UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

Il ne s'agit donc pas ici de géographie romancée mais nous estimons que la science manquerait à sa mission sociale la plus haute, si elle ne vulgarisait point ses trésors, si elle ne les exposait pas devant de larges audiences cultivées. En se confinant uniquement dans la retraite, où s'élaborent ses progrès, elle se condamnerait, en effet, à n'être plus qu'un refuge pour quelques initiés. Parmi les plus illustres savants dont l'humanité s'honore, nous en connaissons beaucoup, d'ailleurs, qui ont cherché à répandre, bien au delà du cercle étroit des spécialistes, le résultat de leurs recherches, de leurs travaux, de leurs méditations. En agissant ainsi, ils ont continué de rendre service.

• • •

Il n'est pas superflu de répondre, dès le début d'une relation consacrée à la découverte de terres polaires, à la question qui nous fut posée bien souvent. Enonçons-là ainsi : « A quoi servent donc les expéditions polaires? Quelles peuvent bien en être les mobiles?

Consultons Henri Poincaré et méditons ce qu'il a écrit : « C'est dans les régions polaires telles sont ses paroles que l'on a trouvé ou que l'on trouvera la clé des phénomènes magnétiques, puisque c'est là que sont situés les pôles magnétiques vers lesquels se dirige l'aiguille aimantée; c'est au voisinage des pôles qu'on découvrira les raisons profondes des variations météorologiques qui, en définitive, sont dues à la lutte toujours renouvelée des courants atmosphériques équatoriaux et polaires; c'est par des observations faites dans les régions polaires, qu'on a déterminé la forme exacte de notre globe qui n'est ni sphérique ni parfaitement ellipsoïdal. C'est là encore qu'on peut saisir sur le vif les lois des phénomènes glaciaires si importantes pour l'économie et l'histoire générale du globe. »

En voilà assez, me paraît-il, pour étayer l'utilité des explorations polaires. Mais le découvreur ne répond pas uniquement à l'appel scientifique pur. Il éprouve aussi le désir de l'aventure, aiguisé par la littérature des voyages, qui solli-

cite son évasion de la vie coutumière. Il se prépare à jouir des spectacles grandioses que la Nature lui réservera et à connaître, lui aussi, la séduction d'un silence peuplé d'harmonies, animé de voix que nous avons cessé d'entendre dans la vie turbulente que nous subissons, alors que nous nourrissons en secret l'espoir d'échapper à l'étau qu'elle nous impose. Ce facteur psychologique ne saurait être négligé, sous peine de fausser la vérité.

Quant à *l'intérêt mercantile*, il n'apparaît point chez les grands voyageurs polaires. Il n'en est pas de même chez ceux qu'il faut intéresser à l'entreprise aux fins qu'elle soit mise sur pied. L'œuvre morale et intellectuelle réalisée, gouvernements et sociétés industrielles se préoccuperont de l'exploitation des zones de chasse à la baleine ou aux phoques, de la création d'industries dérivées, de la prise de possession de territoires recélant de la houille, autant de soucis qu'ignore le pionnier des confins du monde.

Si l'on compulse les mémoires, monographies, rapports, documents scientifiques qui sont consacrés par des spécialistes aux moissons recueillies par les explorateurs polaires et que publient les Sociétés de géographie ou les Académies, on acquiert la conviction que les expéditions dont il s'agit intéressent et enrichissent le *multiples diciplines*, telles la géographie proprement dite, cartographie, météorologie, océanographie, etc., la géologie, la physique, la zoologie, la botanique. Les collections ainsi mises au jour prolongent bien au delà de leur durée, le retentissement scientifique des entreprises réalisées, en un temps assez limité.

* * *

L'histoire de la géographie polaire avait été marquée jusqu'à la fin du XIX[e] siècle, par quelques découvertes, qui n'avaient guère intéressé le grand public. C'était là, de sa part, une lacune culturelle excusable, en raison du mutisme relatif de la presse. L'opinion générale n'avait pas compris l'attrait scientifique de ces régions désolées, bonnes tout au

plus, selon elle, à susciter l'émulation d'aventuriers plus ou moins aguerris.

Cependant, à la fin du XIX[e] siècle et au XX[e], la curiosité des hommes sera sollicitée davantage par le mystère des pôles. On se souvient, notamment, de la polémique des partisans de Cook et de Peary, au sujet de la priorité de la découverte du Pôle Nord, qui défraya brusquement la chronique des deux mondes, et attira à nouveau l'attention de l'opinion publique sur les questions polaires. Celles-ci furent ainsi remises à l'ordre du jour.

Mais, loin d'envisager la conquête du pôle austral, sous les espèces d'une lente évolution, beaucoup de gens se figuraient encore que l'occupation de cette zone de la terre, demeurée, si longtemps fabuleuse, s'était réalisée d'un seul coup. Il est plus que temps de combattre cette erreur de jugement.

Chacun doit savoir, en effet, que le problème du pôle antarctique avait provoqué déjà, jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, cinq expéditions animées d'un esprit scientifique : elles ont immortalisé les noms de James Cook (la *Résolution* et l'*Aventure*, 1772), Bellingshausen 1819, Dumont D'Urville 1838, Wilkes 1839 et James Ross 1841. Je n'oublie pas, bien entendu, l'apport des découvertes régionales de Weddell (1823), Biscoë (1831) et Ballény (1839). De ces fructueuses croisières, la plus riche en résultats fut sans contredit, celle de James Ross. Ayant mûri son projet, il profita des leçons de l'expérience de ses devanciers. Se rendant un compte exact de la nature des obstacles qu'il allait affronter, il équipa de bons navires, dans le but de résister à la pression des glaces. Il put ainsi se hasarder là où ses prédécesseurs n'auraient jamais osé s'aventurer. Ayant découvert la *Terre Victoria* (continent antarctique), il poursuivit sa route au Sud et aperçut les deux volcans *Erebus* et *Terror*, dont le premier seul manifestait de l'activité. Il parvint ainsi à atteindre 78°10' Sud en 1841.

Désormais, il faudra un demi-siècle avant que se pose à nouveau le problème du pôle austral.

* * *

On s'est demandé souvent quelle était la raison pour laquelle l'Extrême-Sud de la terre apparaissait moins attractif que l'Extême-Nord? Les raisons de cette différence résultent des faits suivants :

1° Les terres arctiques sont beaucoup moins éloignées des continents ou terres habitées que les terres antarctiques. En effet, dans l'hémisphère sud les derniers des hommes se rencontrent aux latitudes suivantes : *Iles Kerguelen* — 49° S.; *Cap de Bonne-Espérance* — 35° C.; *Tasmanie* — 44° S.; *Iles Auckland* — 51° S.; quant au *Cap Horn*, qui n'est qu'un écueil très dangereux il s'inscrit au large de l'extrémité sud de l'Amérique, par 56° S.

Dans la zone boréale, au contraire, on rencontre l'homme non loin du 80° de latitude Nord.

2° les vents et les courants s'exerçant sur d'immenses espaces océaniques, beaucoup plus librement dans l'hémisphère Sud que dans l'hémisphère Nord, encombré de terres et d'îles, affectent par conséquent une violence et une ampleur sensiblement plus redoutable.

3° Les dimensions et l'étendue des glaces flottantes, de même que celles de la banquise compacte, dépassent de beaucoup dans le Sud celles de l'hémisphère Nord.

4° Encore qu'il s'agisse, dans un cas comme dans l'autre, d'espaces inhospitaliers et de rigueurs climatiques exceptionnelles, il semble démontré que ces rigueurs sont moins supportables encore dans le Sud que dans le Nord.

Evoquant ce faisceau d'arguments et insistant sur l'éloignement plus grand de toute base de ravitaillement pour les expéditions australes comparées à celles dirigées vers l'Extrême-Nord, nous saisirons pourquoi la découverte des zones polaires antarctiques a été quelque peu retardée par rapport aux régions arctiques.

* * *

C'est ici que se place, au seuil des expéditions polaires antarctiques, le grand pionner belge, Adrien de Gerlache. Depuis les exploits de James Ross dans la zone australe en

1841, le silence s'était fait sur elle. L'honneur de reprendre le flambeau de la découverte allait revenir à notre pays.

Fils et petit-fils d'officiers de notre armée, le baron Adrien de Gerlache de Gomery, dont un ascendant fut président du Congrès National, naquit à Hasselt le 2 août 1866 et mourut à Bruxelles le 4 décembre 1934.

Il entra, jeune, à l'Ecole polytechnique de l'Université de Bruxelles, où il poursuivit ses études, mais, dès cette époque, sa vocation de marin se dessina. Nous le voyons, en effet, s'adonner désormais, dès qu'il eut conquis ses grades d'ingénieur, à la carrière qu'il avait choisie.

Il navigue, devient officier dans la marine belge. Une idée germe déjà dans son esprit entreprenant : réserver à un navire belge l'honneur d'inaugurer l'ère des expéditions vers les régions australes, sur lesquelles des Congrès de géographie venaient d'attirer l'attention.

Il étudie et il pratique la navigation dans les glaces aux fins de se préparer à réaliser un jour le rêve de sa prime jeunesse. C'est dans ces conditions qu'il accomplit notamment, une longue croisière dans la mer du Groenland, mer qu'il devait parcourir encore et illustrer dans son âge mûr.

Ce fut en *1894* qu'Adrien de Gerlache fit part pour la première fois à quelques amis, à plusieurs membres de la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique et au Comité central de la Société belge de Géographie de son projet d'exploration des régions antarctiques. Immédiatement le *secrétaire général* de notre association, le regretté *Dufief*, se chargea d'exposer à ses collègues les grandes lignes de l'audacieuse entreprise. Seize mois après, le Comité de la Société belge de Géographie prit la direction d'une souscription nationale en vue de réunir les fonds indispensables. L'élan était donné. Dufief se trouva parmi les plus actifs des propagandistes. Il se voua avec passion à la mission qu'il avait acceptée bénévolement ; il conférencia, publia, fit œuvre d'animateur et son exemple fut suivi par une phalange d'élite. Il y eut 2,500 souscripteurs, le total des recettes effectuées, y compris les

100,000 fr. de participation de l'Etat, s'éleva à fr. 364,579.61.

Adrien de Gerlache acheta, le 2 juillet 1896, un baleinier norvégien *(Patria)* qu'il avait eu l'occasion de rencontrer au cours de sa campagne d'initiation dans la mer du Groenland et dont il avait apprécié les qualités. Il baptisa ce navire du nom de *Belgica*. Après des négociations longues et prudentes, il parvint à former son personnel de bord. Enumérer les individualités qui le composèrent suffit à en signaler la haute valeur, que l'avenir allait confirmer de manière éclatante : Georges Lecointe, commandant en second, technicien et savant distingué; Emile Danco, martyr de l'hivernage austral, qui repose dans le linceul des glaces antarctiques; Racovitza, botaniste et zoologiste roumain, qui honore l'enseignement universitaire de son pays; les Polonais Dobrowolski, météorologiste, et Arctowski, géologue et océanographe, qui continuent de servir la science par leurs travaux et leur enseignement; Roald Amundsen, le héros norvégien de l'exploration polaire, découvreur du pôle Sud, et dont la fin tragique, en compagnie de Guilbaud, survint à l'heure où il se portait au secours de l'expédition de l'*Italia;* les Belges Somers, Melaerts, Van Rysselberghe, Dufour, Van Mirlo, Michotte, dont les qualités nautiques et techniques contribuèrent largement au succès de la grande entreprise; enfin la vaillante cohorte des matelots norvégiens de l'équipage : Tollefsen, Johansen, Knudsen, Koren et le malheureux Carl Wiencke qui fut emporté par une lame lors de la traversée du détroit de Bransfield.

* * *

Rappelons brièvement les étapes essentielles du voyage antarctique de la *Belgica :* partie d'Anvers en août 1897, l'expédition belge ne s'engagea vers le Sud qu'en janvier 1898, après avoir exploré les canaux de Cockburn et du Beagle, fait escale à Hushuaïa et relâché à la baie de Saint-John (île des Etats). Elle entra le 21 janvier, dans le détroit de Bransfield; trois jours plus tard, en explorant la baie de Hughes (terre de Palmer), de Gerlache découvrit le détroit qu'il dénomma détroit de la *Belgica*, mais qui fut définitive-

ment consacré par la science sous l'appellation de détroit de Gerlache. Trois semaines furent employées à l'étude de ce vaste chenal. En février, la *Belgica* s'engagea dans le Pacifique austral et pénétra résolument dans la banquise.

Délivrée de sa gangue de glace le 14 mars 1899, après treize mois d'emprisonnement et de dérive, durant lesquels elle avait atteint 71° 36' S., la *Belgica* gagna Punta-Arenas. Le 30 octobre 1899, elle abordait à Boulogne et quelques jours plus tard une réception triomphale lui était réservée à Anvers. Reçus à Bruxelles par la Société belge de Géographie en une séance mémorable qui eut lieu le 18 novembre au Théâtre Flamand, de Gerlache et ses collaborateurs furent conduits ensuite à l'Hôtel de Ville, où les autorités communales leur firent un accueil des plus chaleureux.

* * *

Si l'on me demandait quels sont les traits distinctifs de cette expédition antarctique, sans parler de ses résultats scientifiques proprement dits, je n'hésiterais pas à citer les suivants :

L'expédition de la *Belgica* est la première entreprise du genre orientée vers l'Extrême-Sud, qui ait été organisée selon les données et les desiderata de la science moderne;

Elle émanait d'un pays où la « tradition maritime » n'existait guère;

Elle fut la *seule expédition* qui ait été équipée et menée à bonne fin à l'aide d'aussi faibles ressources.

Si nous examinons d'autre part les *résultats scientifiques* essentiels obtenus, nous les cataloguerons ainsi : découverte d'un détroit de 200 kilomètres de longueur et situé là où les cartes marines indiquaient une masse continental. Les îles qui le ceinturent en partie et qui le peuplent furent mesurées : caps, baies, reliefs portent désormais le nom des meilleurs artisans de la campagne menée en faveur de l'entreprise et rappellent aussi les mécènes qui la secondèrent généreuse-

ment. Le chenal servit de champ d'observations bathymétriques

En dépit des rigueurs climatiques et des angoisses provoquées par un isolement redoutable des naturalistes se consacrèrent consciencieusement à l'étude des *phénomènes de la glaciation;* d'autres observèrent *la faune très riche* du détroit et de ses parages, embrassant des myriades d'organismes colorant les eaux, des *cétacés*, des *colonies de phoques*, des *sociétés de manchots.*

Les botanistes n'eurent garde de chômer. La nature, quoique parcimonieuse, leur offrit des *algues*, des *lichens*, des *mousses*, voire une modeste et *précieuse graminée.*

Au cours de l'hivernage et de la détention dans le « pack », furent prises d'abondantes *observations météorologiques* qui, *pour la première fois*, dans la zone polaire australe, constituèrent un ensemble coordonné comprenant le *cycle d'une année entière.*

L'expédition apporta aussi une contribution de valeur à l'étude du magnétisme terrestre, à la suite des mesures absolues des éléments magnétiques recueillies dans soixante stations différentes.

Au surplus, *le fait seul de l'hivernage* a démontré la possibilité d'hiverner dans les glaces australes et la dérive elle-même ne fut pas vaine, puisqu'elle étaya de certitude l'opinion suivant laquelle la *frange continentale devait être reportée sensiblement plus au sud qu'on ne se l'imaginait.*

Une commission fut d'ailleurs instituée par arrêté royal aux fins d'étudier les modalités relatives à la publication de mémoires, par quoi seraient mis en valeur les matériaux scientifiques rapportés de l'Antarctide. Elle s'adjoignit de nombreux spécialistes en raison de l'abondance et de la variété des récoltes obtenues. Leurs travaux, dont la série est longue, atteste combien fut justifiée l'éloquente protestation émise par le très distingué commandant en second Georges Lecointe, au début du discours qu'il prononça, au retour de la *Belgica*, lors de la réception solennelle organisée au Théâtre Fla-

mand à Bruxelles, protestation motivée par certaines appréciations malveillantes : « La *Belgica*, s'écria-t-il, a rapporté de l'Antarctique autre chose qu'un hivernage et deux morts. » Les deux martyrs auxquels il faisait allusion n'étaient autres que le lieutenant belge Danco et le matelot norvégien Wiencke.

Au reste, l'un des maîtres les plus illustres de la géographie moderne, Elisée Reclus, n'a-t-il pas écrit ces lignes tout à l'honneur de nos compatriotes et de leurs compagnons étrangers :

« Constatons le fait, qui devra, de siècle en siècle, ramener le nom de la Belgica parmi ceux des navires qui visitèrent les terres australes : Adrien de Gerlache et ses vaillants collaborateurs sont, d'entre tous les hommes, les premiers qui aient hiverné dans la zone glaciale du Sud, au delà du cercle polaire. Pendant treize longs mois ils ont réussi à garder le souffle et le mouvement... Ces hommes dignes de celui qui leur donnait l'exemple du dévouement, ont été parmi les heureux, puisque leur œuvre fut bonne! »

Quant à la Société royale belge de Géographie, elle n'oubliera jamais le lustre que lui valut le patronage qu'elle accorda à la belle aventure antarctique.

* * *

De tous les hommages rendus à notre illustre compatriote, nous retiendrons pieusement celui du docteur Charcot, dont la mort glorieuse et tragique, survenue le 16 septembre 1936, au large de Reykjavik, est toujours présente à notre mémoire. Notre ami Charcot a caractérisé ainsi l'œuvre d'Adrien de Gerlache et de ses camarades : « Nansen n'atteignit par le Pôle Nord, mais son nom dominera toujours dans l'histoire de l'Arctique, car son exploit résulta d'une idée. Le Pôle Sud fut conquis parce que de Gerlache, le premier, osa affronter un hivernage austral (1) ». « Il est devenu citoyen du monde

(1) PERGAMENI, Ch. — *Adrien de Gerlache, pionnier maritime (1866-1934)*. Bruxelles, Editorial Office (1936). *Préface* du Docteur J.-B. CHARCOT, p. 10.

en restant l'un des plus grands citoyens de son pays et dont on entendra toujours dire que sa vie tout entière fut consacrée à l'honneur, à la science et à la gloire de sa patrie (2) ».

* * *

En 1901, quatre expéditions s'engagèrent vers l'Antarctique, à la suite de l'exemple donné par la Belgique. Ce furent les croisières suivantes :

1. l'allemande avec Von Drygalski dans le secteur Sud de l'Océan Indien ;
2. l'anglaise dirigée par Scott, vers la Terre Victoria ;
3. l'écossaise sous le commandement de Bruce ;
4. la suédoise, sous celui d'Otto Nordenskjöld, toutes deux vers la mer de Weddell et la terre du Roi Oscar, dans le Secteur du Sud Atlantique.

Quant aux Français, ils allaient, eux aussi, participer à l'aventure australe, grâce à Charcot, dont l'objectif sera l'Antarctide sud-américaine, c'est-à-dire les terres de Graham et Alexandre I. Dès le 15 août 1903, la goëlette *Le Français* prenait son départ. Charcot sera de retour à Toulon le 9 juin 1905. Que rapportait-il ? le tracé de 1,000 kilomètres de côtes et de terres nouvelles — telle la terre Loubet —; le relevé cartographique exact de la côte Nord de l'Archipel de Palmer ; des observations précises relatives aux marées ; d'autres sur l'intensité de la pesanteur, sur la température, le régime des vents les tempêtes, le magnétisme terrestre, l'électricité atmosphérique la géologie, la faune et la botanique.

Le 13 mai 1908, a lieu le lancement du *Pourquoi Pas?*, trois-mâts barque, qui allait accomplir une fructueuse carrière jusqu'au jour où il fit naufrage sur les rivages d'Islande, entraînant avec lui celui qui l'avait conçu et dirigé pendant 28 ans. La croisière antarctique du *Pourquoi Pas?* se place en 1908-1910 dans la chronologie des explorations australes. Elle

(2) Voir le discours prononcé par le Docteur J.-B. CHARCOT lors de la commémoration solennelle de l'œuvre d'Adrien de Gerlache, sous les auspices de la S. R. B. de Géographie, au Palais des Académies, en 1935.

eut comme territoire de recherches le secteur précédemment parcouru par *Le Français*, mais le dépassa largement.

Le *Pourquoi Pas?* rapporta une documentation scientifique précieuse : levé de 2,000 kilomètres de côtes et terres nouvelles; des études sur la pesanteur, la sismographie et les tempêtes sismiques; multiples observations sur les marées; données météorologiques abondantes; 100 sondages océaniques révélateurs du relief sous-marin.

Paul Doumer s'est exprimé en ces termes dans la préface qu'il consacra au livre de Charcot retraçant la croisière antarctique du *Pourquoi Pas?* :

« Jean Charcot... pouvait jouir de l'existence facile, douce et brillante de la société parisienne où une place de choix lui appartenait... Il a sacrifié son temps et une bonne part de sa fortune, il a offert sa vie pour ajouter quelque chose à la gloire de son pays. »

Ce jugement émis par Paul Doumer ne laisse pas d'avoir été prophétique, puisque l'avenir était appelé à démontrer que Charcot en offrant sa vie à la recherche scientifique devait en arriver au don total de soi.

* * *

Désireux de projeter quelque clarté sur l'histoire de la conquête du Pôle lui-même, je rappellerai que la période décisive, qui débute par la *Belgica*, englobe l'investissement des terres australes par quatre voies d'accès principales :

1. l'Archipel de Palmer et la terre de Graham — région principalement étudiée par les expéditions d'Adrien de Gerlache, de Charcot et d'Otto Nordenskjöld;

2. les terres sises au Sud de l'Australie, explorées en ordre principal par von Drygalski et Mawson;

3. la Mer de Weddell et ses rivages où se distinguèrent Bruce et Filchner;

4. la Mer de Ross et la Grande Barrière où s'illustrèrent Borchgrevinck, Shackleton, Scott et Amundsen.

Je ne dépasserai pas l'époque où le Pôle fut atteint, l'épopée antarctique m'apparaissant alors virtuellement close

* * *

Nous disions que l'heureuse carrière de la *Belgica* avait fourni un regain de popularité à l'Antarctique. Il suffit de grouper chronologiquement les voyages entrepris depuis, dans cette direction, pour s'en convaincre. Si, en effet, nous suivons la trame de l'histoire des découvertes polaires antarctiques au cours de ces treize dernières années, nous relevons d'abord les traces de l'expédition allemande Erich von Drygalski (1902-1903), qui, sur le *Gauss,* quitta le 31 janvier 1902 les Kerguélen, visita l'île Heard, reprit l'itinéraire de Wilkes, gagna le S.-E., rencontra le premier iceberg par 56°5' S., hiverna et revint en août 1903, après avoir découvert la *Terre Guillaume II,* frange du continent austral.

Vint ensuite l'expédition Bruce qui sur la *Scotia,* visita les Orcades méridionales et se dirigeant vers la mer de Weddell découvrit la terre de *Coats* dont elle put suivre la bordure pendant plusieurs degrés (1904).

L'expédition anglaise de Scott sur la *Discovery,* à laquelle nous devons la découverte de la Terre Edouard VII, enrichissait, à la même époque, nos connaissances sur l'Antarctique, dans la zone que Ross avait parcourue soixante ans auparavant. Longeant la Terre Victoria et reconnaissant l'Erebus et le Terror, elle fit la découverte de l'insularité de ces hautes montagnes que l'on croyait réunies au continent. En fait, elles en sont séparées par le détroit de Mac Murdo qui devait être, par la suite, la voie d'accès anglaise des régions antarctiques. Scott parvint en traîneau, le 29 décembre 1902, à 82°17' S. (1), hiverna en 1903 et explora une partie de la Terre Victoria.

(1) L'expédition Borchgrevinck (1898-1899) utilisa la glace de la *Grande Barrière* et put atteindre ainsi 78° 34' S. Elle indiqua donc la marche à suivre aux explorateurs désireux d'attaquer l'Antarctique par la mer de Ross.

Parallèlement à l'expédition de la *Discovery* se poursuivait celle d'Otto Nordenskjöld dans la région explorée jadis par Dumont d'Urville.

La question du pôle austral allait progresser brusquement par suite de l'intervention d'Ernest Shackleton. Ce nom était connu

En effet, Shackleton avait participé déjà en qualité de lieutenant aux travaux de la première expédition Scott, qui avait démontré que la *Grande Barrière de la mer de Ross* n'était autre qu'un immense glacier flottant déversé dans la mer de Ross par le continent antarctique.

Une idée géniale l'inspira désormais : celle d'*utiliser* l'énorme surface gelée de la Grande Barrière, comme *voie de pénétration vers l'Extrême-Sud*. S'étant fait transporter aussi près que possible de la Grande Barrière, il commença par fixer des dépôts de distance en distance, dépôts destinés à ravitailler les explorateurs durant leur marche à l'aller et au retour. Pour la première fois, il se servit, dans ce dessein, de poneys de Mandchourie.

Gagnant le détroit de Mac Murdo il débarqua, aux fins d'hivernage, près du Cap Royds, à 24 km. W. de l'Erebus.

Un premier fait d'armes à l'actif de l'équipe de Shackleton fut *l'ascension de l'Erebus* : David, Mawson, Mackay et l'équipe de soutien composée de Adams, Marshall et Brocklehurst menèrent à bonne fin cette remarquable entreprise.

Abandonnant ensuite leurs quartiers d'hiver, Shackleton, Marshall, Adams et Wild commencèrent, avec 10 poneys et 4 traîneaux, le 28 octobre 1908, leur grande course vers le Sud, par un froid extrêmement vif et au milieu de fréquents *blizzards* soufflant en sens inverse de la marche.

Le 22 novembre, la *Grande Barrière touchait à sa fin et la terre était en vue sous forme de gigantesques falaises*. Comment se livrer à l'assaut de ces terribles forteresses insoupçonnées? Shackleton et ses compagnons s'engagèrent sur le vaste glacier *Beardmore* qui s'ouvre à la *Porte du Sud* sur la *Grande Barrière*.

L'ascension fut très pénible, car aux difficultés que le glacier crevassé semait pour ainsi dire sous les pas des explorateurs, vinrent s'ajouter les *conditions météorologiques les plus mauvaises*. La zone traversée par Shakleton apparut bien comme l'une des plus froides qui soient au monde, en raison des vents très violents qui ne cessent de la balayer. Pour comble de malheur, *les poneys moururent tous en route ou disparurent au sein du glacier*. Le dernier s'engloutit dans une crevasse le 7 décembre 1908.

Dès lors les voyageurs furent astreints à haler des charges de 450 kilogrammes. Ils atteignirent enfin la naissance du glacier et purent contempler devant eux un plateau relativement uni de plus de 3,000 mètres d'altitude. Après l'avoir parcouru pendant quelques jours, épuisés et n'ayant pas de vivres en quantité suffisante pour tenter encore un nouvel effort vers le Sud, ils s'arrêtèrent par *88°23' S. le 9 janvier 1909*. Ils étaient à 178 km. du pôle antarctique, vraisemblablement occupé par ce vaste plateau qu'ils baptisèrent du nom du roi Edouard VII. Virtuellement, ils avaient découvert le pôle austral.

Durant l'accomplissement de cette ascension jusqu'au cœur de l'Antarctide, deux autres escouades de la même expédition se livraient à de fructueuses recherches à la terre Victoria. L'une composée de David, Mackay et Mawson parvint à déterminer la position du Pôle magnétique Sud le 16 janvier 1909, par 72°45' S. et 154°W.; l'autre à laquelle participèrent Armytage, Priestley et Brocklehurst, poursuivit des enquêtes géologiques dans les massifs montagneux situés à l'Ouest des quartiers d'hiver. Les trois *partis* regagnèrent, en mars 1909, la Nouvelle-Zélande à bord du *Nimrod*.

La pénétration hardie de Shackleton jusqu'au plateau polaire antarctique provoqua bientôt une série de tentatives vers l'Extrême-Sud dont le principal objectif fut *l'occupation proprement dite du pôle*, abstraction faite des recherches scientifiques habituelles en l'occurrence. Parmi ces diverses expéditions, il convient de mentionner tout spécialement celles de *Scott* et d'*Amundsen*, qui furent décisives.

Scott partit pour l'Antarctique sur la *Terra Nova*, le 29 novembre 1910, dans le dessein de reprendre la *voie anglaise*, inaugurée par Ross, explorée déjà par lui et par Shackleton et sur laquelle il fondait de très grandes espérances, *ayant la conviction qu'avec les vivres en suffisance et l'établissement de dépôts rapprochés les uns des autres, il atteindrait certainement le pôle austral*. Le 30 décembre, la *Terra Nova* voguait dans les eaux libres de la mer de Ross et le 3 janvier 1911 elle arrivait au cap Crozier (île Ross). L'installation eut lieu dans le *détroit de Mac Murdo* à 8 milles au Sud des anciens quartiers de Shackleton.

Disons, pour être plus précis, qu'à son arrivée dans l'Antarctique, l'Expédition se divisa en *deux partis :* l'un commandé par le capitaine Scott en personne établit son quartier général dès janvier 1911 au cap Evans, sur la rive orientale du détroit de Mac Murdo. L'autre placé sous le commandement du lieutenant V.-L.-A. Campbell, avait débarqué au cap Adare, à l'extrémité nord-orientale de la Terre Victoria. Quant au navire, il revint hiverner en Nouvelle-Zélande.

Le premier soin de Scott fut *l'établissement de dépôts de vivres* afin de diminuer d'autant les charges à emporter lors de la grande expédition.

* * *

Laissons Scott à ses derniers préparatifs et intercalons ici le récit de l'expédition dirigée par Amundsen.

Le Norvégien Roald Amundsen avait participé comme second lieutenant à l'Expédition antarctique belge de 1897 à 1899. De retour en Norvège il acquiert le *Gjöa* et il entreprend la brillante expédition boréale au cours de laquelle il parvient à déterminer le *pôle magnétique N.* Il accomplit, pour la première fois depuis Mac Clure, *le passage N.-W. (1903--1906)*.

Que dire de la genèse de l'expédition du *Fram* au pôle sud? *Bornons-nous à énoncer les faits qui la révèlent :* le 9 août 1910, le *Fram* quittait la Norvège avec Amundsen, aux fins

d'entreprendre, sur de nouvelles bases, la traversée du bassin arctique effectuée en 1893-1895 par Fridjof Nansen. L'itinéraire prévu était le suivant : traverser l'Atlantique, gagner le Pacifique, le parcourir du S au N., mettre le cap sur le détroit de Behring et pénétrer dans l'Océan glacial arctique, pour se laisser entraîner dans la banquise vers le pôle Nord et regagner ainsi la Norvège.

Que se passa-t-il ?

Arrivé à Madère, Amundsen annonça à son équipage qu'il renonçait à ce projet, faute de ressources suffisantes. Dans l'espoir de s'en procurer pour l'avenir, il allait tenter d'atteindre le pôle sud. Le *Fram* se dirigea donc sans plus tarder vers la mer de Ross. L'expédition pénétra dans la baie des Baleines : le 11 janvier 1911, Amundsen et huit compagnons débarquèrent sur la frange terminale de la *Grande Barrière*, dans la région visitée en 1900 par Borchgrevinck et en 1902 par Scott, lors de sa première expédition. Ils construisirent à 3 km. environ de l'orée de la *Grande Barrière* ou plus exactement par 164° W. et 78°40' S., *leur hutte d'hivernage* qu'ils appelèrent *Framhjem*. Cette installation se trouvait dans l'est à 700 km les quartiers d'hiver de *Scott* et à plus de 100 km. au sud. L'hivernage dura du 22 avril à la mi-octobre 1911 et fut particulièrement rigoureux. Ce n'est que le 20 octobre que commença la marche vers le pôle, facilitée par les dépôts qui avaient été échelonnés sur la *Grande Barrière*, par 81°, 82°, 83° S. Amundsen partit de *Framhjem* avec Hansen, Wisting, Hasselt, Bjaaland, 4 traîneaux, 52 chiens et des provisions pour quatre mois. Les progrès furent assez rapides et déjà, le 11 novembre par 83°30' S., les explorateurs s'aperçurent que la barrière glacée de la mer de Ross se terminait par une vaste baie infléchie vers le S-E. Poursuivant leur route au Sud, ils constatèrent par 163° W. et 85° S,, que la frange continentale était atteinte.

A compter de ce moment ce ne fut plus qu'une chevauchée fantastique par monts et vaux, au milieu d'un dédale de hautes cimes et de glaciers énormes. C'est ainsi que furent

découvertes les montagnes de la Reine Maud, orientées N.-W. — S. E. Après la traversée particulièrement difficile du *Glacier du Diable* et l'escalade de hauteurs s'élevant au delà de 3.000 m. (l'altitude extrême qui fut atteinte par Amundsen accusa 3 275 m. par 87° 40' S.), généralement par un ciel clair et une atmosphère ensoleillée, rarement au milieu de tempêtes de neige, Amundsen arriva enfin au plateau central antarctique.

Les étapes se firent plus longues et plus rapides : le 8 décembre, la latitude de Shackleton était dépassée; le 14, le drapeau norvégien et le pavillon du *Fram* flottaient sur le pôle antarctique. Des observations nombreuses y furent effectuées dans le but de déterminer avec toute la précision possible la situation du campement auquel on donna le nom de Polhjem (3,200 m. alt.).

Amundsen séjourna au pôle géographique Sud du 14 ou 17 décembre 1911, préoccupé d'entourer sa découverte de toutes les garanties scientifiques. Le 17, la petite colonie norvégienne prit le chemin du retour avec deux traîneaux et onze chiens. Framhjem fut rejoint le 25 janvier 1912. Le 30, le *Fram* appareillait à destination de la Tasmanie. Au cours de cette audacieuse randonnée la Terre Edouard VII fut l'objet d'une exploration méthodique sous la conduite du lieutenant Prestrud, qui nous en a rapporté de précieuses observations scientifiques.

Parmi les découvertes remarquables dues à l'énergie de Roald Amundsen, abstraction faite de celle qui immortalise son nom il convient de souligner en tout premier lieu la *détermination exacte des limites sud-orientales de la* Grande Barrière *de la mer de Ross* et l'affirmation de la jonction des terres *Edouard VII et Victoria :* une grande chaîne de montagnes *(chaîne de la reine Maud)* constitue le trait d'union entre ces deux portions de l'Antarctique. Cette découverte confirme la thèse suivant laquelle la mer de Ross apparaît comme un golfe immense, une vaste échancrure du haut plateau continental.

* * *

Nous avons abandonné Scott à ses derniers préparatifs avant la marche décisive vers le Sud et ignorant tout du monde extérieur.

Un événement imprévu survint qui hâta son départ. Le lieutenant Pennell étant rentré à la base après avoir accompli une tournée dans l'Est de la mer de Ross, annonça qu'il avait vu le *Fram* dans la baie des Baleines, alors qu'on le croyait en route vers le Pôle Nord. Tout naturellement, Scott et ses camarades prirent la décision de réaliser au plus tôt le projet qu'ils avaient élaboré. Dans ces conjonctures toutes spéciales, ils se mirent en route le 2 novembre 1911. A ce moment Amundsen avait déjà accompli 13 journées de marche vers le Sud, avec 50 chiens esquimaux. Il est à remarquer en outre que son point de départ était moins éloigné du pôle que celui de Scott.

Le 10 décembre 1911, Scott était parvenu à traverser entièrement en direction Sud la Grande Barrière de la mer de Ross et il s'engageait sur le continent même par le fameux glacier *Beardmore*, découvert quelques années auparavant par Ernest Shackleton.

A l'endroit précis où l'escalade de la bordure du plateau continental polaire devait commencer, Scott renvoya la plupart de ses compagnons. Ils avaient rempli leur tâche consistant à établir des dépôts en cours de route. A cette heure de séparation, Scott avait effectué 62 jours de marche et se trouvait encore à 270 km. du but. Une énergie farouche s'empare alors de lui et de son escouade réduite, dont font partie le docteur *Wilson*, le capitaine *Oates*, le lieutenant *Bowers* et le maître d'équipage *Evans*. Chacun est obligé de hâler son propre traîneau lourdement chargé durant une marche épuisante. Le *17 janvier 1912, ils finissent pourtant par atteindre le Pôle*. Une cruelle déception les y attendait : ils aperçurent, en effet, la tente et les documents laissés là par Roald Amundsen, qui les avait devancés de plus d'un mois.

Le calvaire des explorateurs britanniques commence : dé-

primés physiquement et moralement, ils vont avoir à subir les rigueurs d'un temps exécrable.

Dès le 17 février 1912, sur la voie du retour, alors qu'ils descendent les pentes du glacier Beardmore qui aboutit à la Grande Barrière de la mer de Ross, le plus fort de l'escouade, le maître d'équipage *Evans*, meurt frappé de congestion cérébrale.

Quant à la température, loin de s'adoucir à mesure qu'ils descendent, elle baisse dans des proportions sensibles, au point qu'elle sera bien plus rigoureuse sur la Grande Barrière, autant dire au niveau de la mer de Ross gelée, que sur le plateau continental antarctique de 3,000 m. d'altitude.

Le capitaine Oates a les pieds et les mains gelés. Il demande qu'on l'abandonne, ne voulant pas compromettre le salut de ses camarades par un arrêt ou un ralentissement funeste. Nul ne répond à son désir et la marche pénible reprend. Le 16 mars 1912, Oates en proie à de cruelles souffrances réussit à faire un suprême effort. Il quitte avec peine, la tente en disant : « Je sors et serai peut-être quelque temps dehors. » A cette occasion, Scott écrira dans son journal : « Nous savions que notre camarade Oates marchait à la mort; mais tout en nous efforçant de le dissuader, nous comprenions que c'était là l'acte d'un homme brave, d'un vrai gentleman... ».

Presque totalement dépourvus de nourriture et de combustible, les survivants continuent leur route, mais ils se trouvent aux prises avec un « blizzard » d'une violence inégalée jusque là. Ils dressent pour la dernière fois leur tente en un lieu situé à 19 km. d'un dépôt de vivres, qu'avec prévoyance, ils avaient fait installer au début de leur entreprise. Ils ne purent l'atteindre. Vers la fin de mars 1912, ils s'éteignirent de faim, de froid et d'épuisement. Sept mois plus tard furent retrouvés leur tente leurs corps, les documents révélateurs de la tragédie et les *notes scientifiques recueillies en cours d'exploration*. Nous savons ainsi que les dernières forces de Scott furent employées à narrer avec précision l'agonie de

l'escouade et à composer le texte d'un message au public que l'on devrait lire et analyser dans toutes les Ecoles du monde. Ce message nous montre Scott préoccupé de justifier l'organisation de l'expédition, de signaler la vaillance de ses camarades d'en appeler à ses compatriotes pour que les parents des victimes ne soient pas abandonnés. Il écrira notamment : « Pour ma part, je ne regrette pas d'avoir entrepris cette expédition ; nous avons couru des risques, nous savions d'avance que nous allions les affronter. Si les choses ont tourné contre nous, nous ne devons pas nous plaindre. Dans cette entreprise, si nous avons donné nos vies, c'est pour l'honneur du pays...

Eussions-nous vécu, le récit que j'aurais fait des souffrances, de l'énergie et du courage de mes compagnons aurait ému tous les cœurs. Ces notes frustes et nos cadavres raconteront notre histoire, mais sûrement un grand et riche pays comme le nôtre assurera l'avenir de nos proches. »

Une croix a été érigée sur la colline qui domine le détroit de Mac Murdo. Il y fut gravé ce résumé saisissant de l'épopée antarctique : « Lutter, chercher, ne jamais fléchir (1). »

Les conquérants polaires ont réalisé cette belle définition de la vie : « Vivre, ce n'est pas glisser sur une agréable surface, ce n'est pas amasser de l'argent, ce n'est pas jouer avec le monde pour y trouver de faux plaisirs ; c'est cheminer en compagnie des étoiles, c'est se sacrifier, c'est vouer son cœur à un noble idéal. »

Ch. PERGAMENI.

(1) Cf. *Le Pôle Meurtrier. Journal de route du Capitaine Scott au pôle Sud.* Adaptation de Ch. RABOT. Paris, Hachette, 1914, p. 367.